# Légende d'autrefois

## LE BUCHERON.

....C'était dans un insondable autrefois, il y a des milliers et des milliers d'années, bien avant l'époque heureuse où les rois contaient fleurette aux pastourelles et où les bergers déposaient leur houlette enrubannée aux pieds des princesses, à l'âge d'or de la fable. Alors les arbres vivaient en parfaite communion, sous l'égide protectrice de Sa Majesté le Chêne. On n'en voyait point d'isolés dans les vertes prairies où paissent les bœufs au regard placide et les moutons gris marqués d'une tache rousse, non plus qu'on n'en rencontrait dans la symétrie des routes, mais tous, ils poussaient leurs branches éternellement feuillues vers l'immensité bleue, entre croisant librement, en un fouillis inharmonique, l'embroussaillement de leur ramure folle, dans l'impénétrable profondeur des futaies.

Alors, cette forêt était le domaine d'un bûcheron qui y travailla de la cognée, de longues et longues années.

Ce pauvre homme, lui aussi, se réveilla un matin, mécontent de son sort, le cœur empli d'inspirations vers un bonheur idéal.

Dès lors, la joie quitta sa demeure où vint habiter l'amère tristesse.

De ses lèvres d'où naguère s'échappaient de folles chansons, des plaintes s'exhalaient.

—Que ne suis-je le soleil, disait-il, le soleil qui réchauffe et consume tour à tour, le soleil qui éclaire de ses rayons les hommes et les choses!

Ce désir ambitieux, le vent le porta jusqu'au delà des nuages où un ange le recueillit.

L'ange exauça le bûcheron. Il devint soleil, et il dardait son regard de feu sur tous les points du globe, brûlant la toison verte des campagnes et la face orgueilleuse des princes de la terre.

Mais un jour, un nuage s'interposa entre la terre et lui; le nuage voilait les fulgurants rayons et les empêchait de se révéler aux êtres d'en bas.

—Pourquoi ne suis-je pas nuage, dit le soleil, puisqu'un nuage est plus fort que moi?

—Qu'à cela ne tienne! fit l'ange.

La transformation eut lieu aussitôt. Fièrement, le nouveau nuage se plaça entre le ciel et la terre. Longtemps, il resta ainsi. A la fin, pourtant, las de cette puissance vaine, il laissa tomber de son sein de fines gouttelettes de pluie. Peu à peu, ces gouttelettes devinrent plus grosses, se succédèrent plus serrées; puis ce furent des averses, des trombes d'eau qui s'abattirent sur la campagne avec une telle violence que les torrents débordèrent et que les rivières se répandirent dans les champs qu'elles dévastèrent. Rien ne résistait plus à l'inondation; seul un chêne la dominait inébranlable. A peine semblait-il sentir les coups redoublés de l'eau qui sapait sa base. La folie de l'eau le laissait placide, à peine secoué d'un léger tressaillement.

—Quoi! dit le nuage, un chêne me fait la loi! Que ne suis-je à sa place?

—Tu y seras! dit l'ange.

Et le voilà mué en chêne formidable, insensible aux rayons du soleil, indifférent au choc répété des vagues furieuses.

Et, soudain, il remarqua à ses pieds un homme de faible apparence, misérablement vêtu, la main armée d'une cognée; et cet homme, à l'aide de son instrument grossier, enlevait sans grandes difficultés des parcelles de l'arbre géant. Enfin, le chêne vacilla sur sa base, tomba lourdement à terre.

—Comment! fit-il, un homme est maître de mon sort! Il faut que je devienne cet homme!

—Qu'il soit fait comme tu le désires, dit encore l'ange, docile.

Et il redevint ce qu'il avait été, un pauvre bûcheron, suant à la peine. Et les chansons, de nouveau, sortirent de ses lèvres, et le bonheur reparut sur sa face....

LE

# Père Carotte.

Depuis un temps immémorial, le père et la mère Carotte exploitaient un jardin potager aux portes de la petite ville.

Jamais le soleil ne s'était levé sans les trouver attelés à la besogne. Qund ils ne semaient pas, ils plantaient; quand ils n'arrachaient pas, ils bêchaient, ou ils arrosaient. Du matin au soir, ils avaient le nez baissé vers la terre, la tournant et la retournant sans cesse, la fouillant, la fécondant avec ardeur, et se grisant silencieusement de ses divins aromes.

A l'heure où les ménagères font leurs provisions, le père Carotte parcourait la ville avec sa petite charrette, lentement traînée par un vieil âne à l'œil pensif et rusé.

—En voulez-vous, des carottes? criait le bonhomme à chaque minute. Il n'annonçait que ses carottes, et, pourtant, il y avait de tout dans sa voiture, la plus appétissante variété de légumes, toute ruisselante de propreté et de fraîcheur, et fleurant bon. Mais, pour lui, la carotte paraissait être le légume par excellence. Il ne criait jamais autre chose, et quand il n'en avait pas, il en offrait tout de même:

—En voulez-vous, des carottes?

De sorte qu'on l'avait surnommé le père Carotte, et, cela, depuis si longtemps qu'on ne lui connaissait plus d'autre nom. Je crois même que le père et la mère Carotte ne se rappelaient pas s'être jamais nommés autrement.

L'autre jour, dans l'après-midi, M. Duplumeau, le portier du tribunal, fut fort étonné de voir arriver le père et la mère Carotte, chacun un panier au bras, et en habits du dimanche. Le père Carotte avait endossé sa plus belle veste, celle qui s'arrête au milieu du dos et laisse voir les bretelles par devant et par derrière. Son pantalon descendait juste à la naissance de ses mollets. C'était pour lui le suprême chic, celui du temps de sa jeunesse, et il n'en admettait pas d'autre.

A la vue de tant d'élégance, M. Duplumeau fut littéralement ébloui.

—Eh! bonjour, père Carotte, comme vous voilà beau! Est-ce que vous allez célébrer vos noces d'or?....Non. Alors, à quelle fête allez-vous donc?

—Monsieur Duplumeau, j'venons pour parler à m'sieu le procureur de la république, si c'est un effet de vot' bonté.

—Ah bah! et que diable lui voulez-vous à monsieur le procureur de la République? Est-ce que vous auriez l'intention de divorcer, par hasard? A votre âge, ce serait honteux, père Carotte! Non. A la bonne heure. Alors de quoi s'agit-il?

—Il s'agit de mes carottes, m'sieu Duplumeau.

—De vos carottes! Est-ce qu'elles ne poussent pas bien?... Mais ce n'est pas l'affaire du procureur de la république! Il faut les arroser et ça poussera, je vous en réponds.... Les carottes, voyez-vous, c'est comme vous et moi, quand elles ont soif, il faut leur donner à boire. Ça les ravigotte, ça les redresse.

Ainsi, tel que vous me voyez en ce moment, moi, je suis comme vos carottes: j'ai le gosier d'un sec! Il me semble que je vais flamber. Tenez, je parie que vous êtes comme moi, père Carotte: il nous faut un coup d'arrosoir.... Il y a un petit vin, là, au cabaret du coin!.... Qu'en dites-vous?

—J'dis, m'sieur Duplumeau, qu'si n'faut qu'ça... mais vous m'ferez parler à m'sieur le procureur de la république?

—Certainement, certainement. Alors, allons-y. En arrosant nous causerons de votre jardin, de vos carottes.

Décidément, ce petit vin en ferait pousser. des carottes, fit le portier en faisant claquer sa langue!.... Eh bien! maintenant, voyons, contez moi un peu ce que vous avez d'intéressant à dire à monsieur le procureur de la république.

—J'voulons porter plainte, cont'les voleurs, v'là tout.

—Quels voleurs?

—Les voleurs de carottes, donc. Toutes les nuits, on m'vole mes carottes, mes choux, mes salades. que c'en est enrageant, m'sieu Duplumeau, oui enrageant! Ah! les brigands, si j'les tenais....

—Eh bien! vous n'avez donc pas cherché à les prendre. Il faut vous mettre à l'affût, leur tendre un piège; vous avez bien un fusil, une fourche, voyons!

—La mère Carotte n'veut pas!

—Pourquoi?

—A dit comme ça qu' m' tueraient.

—Allons donc! C'est à-dire que vous êtes un poltron, père Carotte. Fi donc! Je n'aurais jamais cru ça de vous. C'est égal, parce que c'est vous, j'en vais dire un mot, et l'on vous enverra les gendarmes; c'est leur affaire.

—Est-ce qu'il faudra aussi les arroser?

—Qui?

—Les gendarmes.

—Comment donc! mais certainement, plutôt deux fois qu'une. Arroser, tout est là, père Carotte; ça devrait être votre devise. Vous savez bien que rien ne vient à bien sans ça. Tout s'étiole, tout meurt, tout rate.

Le lendemain, deux gendarmes arrivaient vers dix heures du soir chez le vieux maraicher et s'installaient commodément sous une tonnelle, à deux pas du puits près duquel étaient en train de s'égoutter les légumes préparés pour la vente du lendemain.

C'était pendant la saison des fleurs. Le rossignol chantait dans les bosquets. Les papillons nocturnes picoraient dans les corolles des pétunias. De tous les points du jardin s'élevait un concert de parfums enivrants. La nuit était sombre et propice aux malfaiteurs.

Le père Carotte apporta de quoi arroser; on alluma les pipes et, tout en arrosant, on se mit, pour tuer le temps, à raconter des histoires de voleurs. Que voulez-vous qu'on raconte entre gendarmes sinon des histoires de voleurs? Mais on a beau conter, fumer, arroser, afin de se tenir éveillé, c'est toujours le sommeil qui finit par l'emporter.

Quand, un peu après minuit, le voleur traversa le jardin, à petits pas, comme en se promenant, les deux gendarmes et le maraîcher dormaient profondément à côté des arrosoirs vides. Le bandit alla droit au tas de légumes, et y resta une bonne demi-heure, allant de l'un à l'autre, ayant l'air de les examiner longuement, faisant sans doute son choix. De temps en temps, on aurait dit qu'il les goûtait, mais on ne pouvait distinguer que très vaguement, tant il faisait noir. Par moments, un certain bruit venait de la tonnelle. C'étaient les deux gendarmes et le père Carotte qui ronflaient.

Alors, il levait la tête du côté du bruit, dressait les oreilles, et se mettait à écouter. Ce bruit l'intriguait un peu, sans doute, mais ne paraissait pas l'inquiéter. Dès que le ronflement cessait, il se remettait à fouiller parmi les choux, les carottes et les salades.

La preuve que cet amateur de carotte opérait sans crainte, c'est qu'il ne voulut pas se retirer sans s'être rendu compte du ronflement qu'il entendait. De son pas tranquille et philosophe, il s'avança bravement jusqu'à l'entrée de la tonnelle. Vous jugerez de sa stupéfaction, quand il reconnut le père Carotte dormant entre les deux gendarmes. De saisissement, il poussa un hi! han! hi! han! haaaaan! tellement formidable que les trois dormeurs bondirent en même temps d'épouvante, et crurent voir le diable en apercevant un grand âne noir dressant fièrement ses oreilles dans l'embrasure de la tonnelle.

Le voleur de carottes, c'était tout simplement l'âne du maraicher. Très mal nourri par son vieil avare de maître, il était parvenu à ouvrir à volonté la porte de son écurie, et, au beau milieu des nuits sombres, quand la faim l'empêchait de dormir, il n'avait que quelques pas à faire pour se rassasier; après quoi, il rentrait chez lui, refermait sa porte, et se livrait au paisible sommeil que procure une conscience sans remords. Car il se serait bien gardé de dévaster les plates-bandes: c'était un délicat et fin gourmet, qui n'aimait que les plus tendres primeurs et qui les voulait lavées à plusieurs eaux.

### MOTS POUR RIRE

Deux bohèmes vivent en commun.

L'un d'eux part un matin pour contracter un petit emprunt chez un ami. Il revient peu après, l'air piteux.

—Oh! fait l'autre en le voyant dans cet état, il n'a rien voulu te prêter, n'est-ce pas?

—Hélas, non! pas même une minute d'attention!

Placide Bonasson, nature candide et délicate, épanche ses déceptions dans le sein de son ami Champbaudet.

—N'avez-vous pas, comme moi, dit-il, été meurtri au contact des hommes?

—Mon Dieu non, répond tranquillement Champbaudet... D'ailleurs, je vous dirai que j'évite autant que possible la foule....

Taupin a un ami d'enfance, avec qui il fit jadis la noce, qui est dangereusement malade. Hier, il se présente pour le voir.

—Hélas! lui dit la femme éplorée de ce dernier, il est perdu; le médecin dit qu'il ne passera pas la nuit.

—Pauvre vieux, fait Taupin, lui qui les passait si gaiement dans le temps!

### Le paquebot 'La Normandie" echoué à New York

Presse Associée

New York, 3 mars—Le paquebot La Normandie, de la Compagnie Générale Transatlantique, parti aujourd'hui pour le Hâvre, est, annonce-t-on à onze heures 59, échoué dans le chenal de Gedney, en face de l'endroit où le vapeur Pennsylvania est envasé. Des remorqueurs sont employés pour remettre à flot les deux bâtiments.

### L'amour Assassiné.

Comme un pauvre honteux frappe son nouveau né
Parce qu'il ne peut pas le nourrir sur la terre,
Et, fou de désespoir, dans un coin solitaire
L'enfouit tiède encore et mal assassiné,

J'ai frappé mon amour en naissant condamné:
Je l'ai mis dans la fosse et j'ai clos sa paupière.
Puis j'ai roulé sur lui la plus pesante pierre,
Et je suis parti seul, de ma force étonné.

Je le croyais bien mort. Etrange découverte!
Je le revois debout sur sa tombe entr'ouverte,
Au milieu des lilas qu'avril y fait fleurir.

—"Ah! dit-il, le front pâle et ceint d'une immortelle,
Tu ne m'as qu'étourdi, je retourne auprès d'elle;
Ce n'est pas de ta main que je pourrai mourir!"

SULLY PRUDHOMME.

# DEPECHES Télégraphiques

LA

## QUESTION DE RECIPROCITE

ENTRE LES

## Etats-Unis et l'Allemagne.

Presse Associée

Washington, 3 mars—Quoique, techniquement, les négociations pour la conclusion d'un traité de réciprocité entre les Etats-Unis et l'Allemagne continuent, il n'y a eu pratiquement rien d'accompli dans cette direction depuis le départ de Herr Von Holleben, ambassadeur d'Allemagne, l'été dernier.

Mais il n'y a de la part des autorités du département d'état aucune disposition à embarrasser le gouvernement allemand en insistant en ce moment pour la continuation active des négociations.

Quoique loin d'être satisfaisant, l'état du commerce d'exportation avec l'Allemagne peut, est ment les autorités de Washington, être toléré pendant un certain temps.

Les fonctionnaires américains espèrent, d'ailleurs, que ce temps sera court, basant leur opinion non sur des assurances données par le gouvernement allemand, mais plutôt sur la situation politique en Allemagne. On comprend que le gouvernement de Berlin sera, dès qu'il aura obtenu du Reichstag certaine législation qu'il juge essentielle, en meilleures dispositions qu'actuellement pour s'entendre avec les Etats Unis.

En tout cas, c'est une conviction de ce genre qui a décidé le gouvernement américain à éviter en ce moment toute représentation pressante au sujet de la réciprocité.

Il y a peut-être aussi une autre raison à l'attitude d'abstention prise par notre gouvernement: le désir d'apprendre quel effet aurait exactement sur le gouvernement allemand la ratification du traité de réciprocité commerciale entre la France et les Etats-Unis.

Les fonctionnaires de Washington disent que comme le traité avec la France accorde des droits préférentiels à de nombreux articles figurant largement dans la liste des exportations de l'Allemagne aux Etats Unis, l'effet de la mise en vigueur du traité serait de transférer à la France la partie du marché américain tenue actuellement par les Allemands.

Pour conserver cette importante branche de son trafic l'Allemagne devra, dit-on, obtenir un traité français, et elle ne pourra l'obtenir que par une atténuation des restrictions actuellement apportées à l'importation des viandes américaines et d'autres produits des Etats-Unis.

Ainsi, par le fonctionnement naturel des lois de trafic et de commerce, notre gouvernement, estiment les fonctionnaires de Washington, sera en mesure d'éviter le recours au formidable pouvoir qu'a le Président de prohiber le commerce avec une nation qui fait une distinction contre le commerce des Etats-Unis.

### Incendie d'une petite ville.

Presse Associée.

Pine Bluff, Arkansas, 3 mars—La petite ville de Bearden, sur la ligne de chemin de fer du Cotton Belt, a été totalement détruite ce matin par un incendie. Le montant des pertes n'est pas encore établi.

### M. Bryan à Galveston.

Presse Associée—

Galveston, Texas, 3 mars—William J. Bryan se repose aujourd'hui à Galveston. Quelques amis intimes l'ont visité ce matin. M. Bryan se rendra demain à Austin où il restera deux semaines. Puis il retournera au Nébraska pour assister à la convention d'état, le 19 mars.

C'est l'anniversaire de ma naissance, a dit M. Bryan; j'aurai quarante ans ce jour-là. Il y a quatre ans, on a dit que j'étais trop jeune pour être président, maintenant on avancera probablement que je suis trop vieux.

### Promotion du colonel Metcalfe.

Presse Associée.

Washington, 3 mars—Le Sénat a confirmé aujourd'hui la promotion du colonel W. S. Metcalfe, du vingtième régiment des volontaires du Kansas, au grade de général de brigade par brevet.

### Déraillement au Canada.

Presse Associée.

Toronto, Canada, 3 mars—L'express de Montréal, de la ligne du Canadian Pacific, qui doit arriver à Toronto à sept heures 30 du matin, a déraillé aujourd'hui entre Pontypool et Burkton et a roulé au bas d'un remblai, les wagons culbutant les uns sur les autres. Le train allait à grande vitesse. Il y avait de nombreux voyageurs, dont beaucoup de membres du parlement se rendent à Ottawa. Vingt personnes environ ont été blessées, mais aucune n'est sérieusement atteinte.

Leighton McCarthy, C. E. Clopfer, James Featherstone et T. H. McPherson, membres du parlement, ont reçu des blessures légères.

### Les troubles de Montréal.

Presse Associée

Montréal, Canada, 3 mars—Une tranquillité relative règne aujourd'hui, mais il y a eu quelques bagarres à divers points de la ville entre des groupes d'étudiants de deux universités.

Le lieutenant colonel White, sous-adjudant général du district militaire de Montréal, s'est entendu avec le lieutenant colonel Sherwood, chef de la police du Dominion et commandant du quarante-troisième bataillon de volontaires, pour la mobilisation des compagnies locales de milice.

L'immense drapeau anglais que le «Star» a hissé pour remplacer celui que les Canadiens-Français avaient déchiré la nuit dernière, a été la cause de quelque trouble, parce qu'un Canadien-Français qui l'avait insulté a été renversé par un Anglais. Il y a eu une bagarre générale et un homme a été arrêté.

Le doyen Walter, de la faculté de droit de McGill, a exprimé au juge Matthieu, de l'école de droit de Lavalle, ses regrets pour l'incident de jeudi soir.

Rien de plus rafraichissant, de meilleur que l'Abita carbonisée. On a trouve partout.

### Les abus du système judiciaire cubain.

Presse Associée.

La Havane, Cuba, 3 mars—La Compagnie de Fruits qui a récemment acheté un million d'acres de terrain à la baie de Nipe a payé $40,000 pour l'enregistrement de la transaction et l'examen des titres et des documents afin d'entrer en possession en toute sécurité.

A ce propos un avocat cubain s'est exprimé ce matin de la façon suivante:

Des incidents semblables à celui-ci empêchent tout simplement les capitaux américains de venir à l'île de Cuba. Un système judiciaire sur lequel on pourrait compter est nécessaire, et plus tôt la commission judiciaire du général Wood présentera son rapport, mieux cela vaudra pour Cuba. Alors on pourra agir. Le délai, même dans les plus hautes cours, apporté au reglement des affaires de douane rabaisse l'île de Cuba aux yeux de ses meilleurs amis, et si des honoraires et des droits énormes ne sont pas payés pour parfaire les titres de propriété tous les obstacles sont placés dans la voie de l'acheteur, et les probabilités sont que vous possèderez une terre avec un titre douteux.

### Les prisonniers de Paardeberg.

Presse Associée—

Captown, Colonie du Cap, 3 mars—Le chemin de fer est maintenant réparé de Kimberley à Riverton. Les ingénieurs poussent activement les travaux.

Les prisonniers boers faits à Paardeberg sont au nombre de 4,660. Trois mille d'entre eux environ sont en route pour Captown. La pression sur le matériel roulant est énorme.

Sir William Mac Cormack, président du Collège royal des chirurgiens, qui a volontairement donné ses services à l'armée anglaise dans le sud de l'Afrique, s'est embarqué aujourd'hui pour l'Angleterre.

**L'exil Sibérien va être interdit.**

La pensée que les criminels Russes exilés se rendent à travers les neiges des plaines Sibériennes à une vie de désolation est atroce. Le bruit court que cette coutume va être abolie et que la Sibérie qui est en réalité une contrée fertile sera cultivée. Cette nouvelle sera aussi joyeusement accueillie par les prisonniers éloignés que celle annonçant la cure de la dyspepsie par le Hostetter Stomach Bitter. Il a été pour les malades. D'autres remèdes les prétendent guérir, mais c'est tout. Le Bitter ne le prétend pas seulement, mais opère des guérisons depuis cinquante ans. Il guérit l'indigestion, la constipation l'état bilieux, la malaria, les fièvres en frisson, les maladies du foie et des rognons. C'est le meilleur médicament au monde à cette époque ci de l'année.

$2.75 MANTEAU POUR LA PLUIE.

UN VERITABLE MACKINTOSH IMPERMEABLE de $5.00 pour $2.75.

N'envoyez pas d'argent. Coupez cette annonce et envoyez-nous en nous donnant votre taille et votre poids, indiquant le nombre de pouces de votre buste, mesuré sous les bras par dessus votre gilet, mais sans paletot, et nous vous enverrons ce manteau par express, C. O. D., soumis à examen; essayez-le et examinez-le au bureau d'express le plus proche, et s'il n'est pas absolument ce que nous représentons et l'objet de plus grande valeur que vous ayez vu ou dont vous ayez entendu parler pour ce prix, et égal à n'importe quel manteau que vous pouvez acheter pour $5.00 payez l'agent d'express le prix de notre offre spéciale $2.75, plus le fret.

CE MACKINTOSH est le dernier style de 1900, fait en étoffe imperméable épaisse, de couleur tan avec le véritable Drap Davis Covert, de longueur extra à plastron double, avec col en velours Sager, doublure fantaisie, à carreaux, coutures solidement faites recouvertes de galon; ce paletot pouvant servir pour la pluie ou comme pardessus est garanti comme VALANT PLUS que tout ce qui a été offert par nous ou par d'autres. Pour avoir des échantillons gratuits de Drap pour Mackintoshes pour hommes, lesquels pardessus se vendent jusqu'à $5.00 et pour les costumes faits sur mesure et les pardessus variant de $5.00 à $10.00, écrivez pour un Livre Gratis No 80C. Adresse,

SEARS, ROEBUCK & CO., CHICAGO, ILL.

(Sears, Roebuck & C. sont entièrement dignes de confiance.—Editeur.)

comme celle d'un homme:

—Eh bien, Chérie....bestiole, seras-tu là, quand ils débarqueront?

—Me voilà, marraine!

Et la filleule de Mme Agathe Varagniez, la jeune fille blonde, pâle et frêle, qui tremblait autant devant sa bienfaitrice que lorsqu'elle était enfant, sortant de la maison, apparut à son tour sur le perron.

Elle y demeura près d'elle, regardant, tandis que sa tête s'inclinait un peu vers l'épaule droite, qui semblait légèrement plus haute que l'autre.

Sa physionomie, triste d'habitude, était radieuse; un nuage rose à ses joues, une flamme de joie dans ses yeux, les lèvres frémissantes, elle ne quittait pas des yeux cette voiture qui en quelques instants franchissait la grille, longeait l'allée large de platanes, et s'arrêtait devant le perron.

C'est que cette quinzaine passée au Val-Rose par les "Parisiens", la changeait surtout elle, transformait cette existence de paria à laquelle à deux ou trois reprises elle avait essayé, sans y réussir d'échapper.

Sa marraine la lâchait, ainsi que l'épervier lâcherait un pauvre volatile, sur lequel il fondra de nouveau, qu'il retiendra plus cruellement dans ses serres, dès que sa liberté à lui, lui sera rendue.

Et elle profitait, sans arrière-pensée, ou plutôt sans laisser sa pensée se porter en avant, de cette relâche dans ses jours de misère.

Car toute petite, — nées de la pitié sans doute, bien qu'elle ne se plaignît jamais,—elle trouvait des sympathies qui se transformaient peu à peu en affections parmi cette famille: le père, la mère, une fille de deux ans plus jeune qu'elle, trois garçons qui venaient ensuite, et où la Benjamine, si elle n'avait point été la désirée, un délicieux bébé ayant aujourd'hui vingt mois, Mlle Lili, tenait à présent la première place.

Cet après-midi, comme à chaque arrivée, ce furent donc de grandes effusions de la part de tante Agathe, dont la faconde ne connaissait point de bornes au milieu des surprises du revoir; les garçons grandis, l'aîné presque un jeune homme, Marie-Thérèse de plus en plus jolie, Lili, un amour comme il n'en existait point, Mme Claude Varagniez rajeunissant tous les ans; quant à Claude.... oh! lui, changé, vieilli....

—Qu'as-tu donc, mon garçon?

—Rien que de la fatigue, ma tante.... le souci des affaires...

—Allons, tu vas te remettre ici, comme l'année dernière.

M. Claude Varagniez, pénétra dans le vestibule; personne ne vit la contraction qui bouleversa son visage au front barré de deux plis creux, de ces rides qu'accentue l'obsession d'une idée importune.

Sa femme, ses enfants, embrassaient Chérie, à qui il venait de mettre lui-même un baiser sur le front.

Puis, tout le monde montait l'escalier, se répandait au premier étage, dans les chambres vastes, claires, aux vieux meubles commodes, aux murs à peu près nus de ces pièces qui vous changent, parfois agréablement, des appartements de Paris, encombrés de tentures, d'objets inutiles interceptant l'air respirable, et servant de refuge à cette gent microbienne, dont on exagère sans doute, au reste, les méfaits.

Trois quarts d'heure plus tard, les habits poussiéreux remplacés par des costumes de campagne, et la nourrice — gardée comme bonne — endormant en haut la petite, les nouveaux arrivés s'attablaient dans la salle à manger, devant une collation dressée par Chérie, composée de laitage, de fruits, de pain frais, de larges tranches minces de jambon, et de plusieurs bouteilles de carthagène, un vin blanc doux, très estimé, du pays.

—Mangez, mes petits! répétait à tout instant tante Agathe, pendant que sa filleule servait les uns et les autres; vous savez qu'on ne soupe qu'à huit heures, après la rentré des vendangeurs.

En effet, la nuit prête à venir, tandis que Mme Claude Varagniez, fatiguée du voyage, attendait pour quitter sa chambre, où elle était remontée, que la cloche annonçant le repas carillonnat, les enfants qui avaient entraîné Chérie dans les vignes, se trouvant encore dehors, la veuve se tenait de nouveau sur le perron, s'appuyant à la rampe garnie de lierre. A ses côtés, son neveu, les bras croisés sur sa poitrine, regardait fixement l'horizon, où s'éteignait, dans la brume, la bande de pourpre du couchant.

C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, grand, les épaules larges, la tête puissante, intelligente et sympathique.

Les deux plis qui barraient son front semblaient plus profonds encore que l'après midi: la pensé obsédante devait primer toutes les autres....

La voix de Mme Varagniez le tira brusquement de sa préoccupation.

—C'est égal, hein! mon neveu, si ça m'est une satisfaction de me répéter à dix reprises quelquefois dans une journée, que ces vignobles, ces champs, ces bois m'appartiennent, c'en est bien une petite pour vous de penser, lorsque vous séjournez au Val-Rose: "A la mort de ma tante, c'est à moi que tout cela reviendra."

Claude avait frémi. Pourtant il répondit, haussant les épaules et souriant:

—Tous les ans vous me faites cette remarque et tous les ans je vous réponds: une tante qui n'a que dix ans de moins que son neveu, est fort capable de vivre plus longtemps que lui.

—Oh! vous n'ignorez pas que, malgré les apparences, je ne suis pas taillée pour faire de vieux os....J'ai une maladie de cœur, le foie est atteint, ce qui complique la situation....Or, mon cher Claude,—comme vous en êtes,—du Midi, — quoique par votre mère, vous teniez presque du Nord —et que dans notre beau pays on ne connait pas les simagrées, vous supputez certainement la valeur de mon héritage....Cela ne me fera pas mourir....

"Quand j'ai épousé votre oncle, qui avait vingt cinq ans de plus que moi, et si détérioré, le pauvre! que malgré tous mes soins, nous ne fûmes heureux que neuf années, je pensais: ton mari peut partir du jour au lendemain, tâche qu'il assure ton sort, car si tu le perdais, tu serais sans le sou, comme devant .... C'était un grand cœur.... Il a fait les choses beaucoup mieux que je ne l'aurais cru.... Eh bien! je n'ai pas eu l'ombre d'un remords.... N'était-il pas plus juste qu'il me laissât, à moi, qui avais passé à son chevet, pour ainsi dire, les plus belles années de ma jeunesse, ce qu'il possédait, qu'à vous, qui pouviez vous tailler une situation?....

—Absolument, ma tante, et je n'y ai jamais trouvé à redire.

—D'autant moins, n'est-ce pas? que vous me savez d'une conscience assez timorée pour faire rentrer "dans la famille de mon mari", la fortune dont non seulement j'ai joui, mais que j'ai, par des spéculations heureuses, singulièrement augmentée.

—C'est ce que vous m'avez toujours dit....Orphelin et sans patrimoine, je fus élevé par mon oncle, qui subvint aux frais de mes études, me laissa trente mil le francs, somme suffisante, dans sa pensée, pour attendre la clientèle....Quel droit avais je de lui demander plus?....Quant à cet héritage, ma chère tante, que vous devez "faire rentrer dans la famille...." s'il vient, mes enfants en profiteront.... Je le répète, je puis mourir avant vous.

Mme Varagniez recommença à promener ses regards sur les immenses champs de vignes semées d'oliviers rabougris, que le soir tombant couvrait de brumes, et à travers lesquels des ombres se mouvaient, s'éparpillant dans des directions différentes.

Ils rentraient au gîte les pauvres vendangeurs, à l'éreintant labeur chichement rémunéré les uns prenant le chemin du village ou des hameaux environnants, les autres, les plus nombreux, venus de loin pour la récolte du raisin, regagnant le domaine où, leur assiette de soupe engloutie, leur rasade de vin absorbée, ils iraient dormir comme des brutes au-dessus des écuries, dans les paillis, sans souci des rats énormes qui, délogés des fourrages, se réfugiaient le long des poutres, en les regardant de leurs yeux ronds.

Exerçant autour d'elle une surveillance soupçonneuse, inflexible aux pauvres qui s'arrêtaient rarement à la porte de sa demeure, rapace vis-à-vis de ceux qu'elle employait et qui, les jours de paie, s'en allaient toujours mécontents, si ce n'est la menace à la bouche; craint, haïe, respectée, la châtelaine du Val-Rose restait l'autorité du pays.

Elle était fière de son pouvoir, elle s'en vantait; et ce n'était pas la première fois non plus qu'elle l'exaltait devant son neveu, vers qui elle se retourna.

*(A continuer.*

Le Grand Poete WILLIS a dit des

BROWN'S Bronchial Troches

"Mes rapports avec le monde ont beaucoup augmenté grâce à LA LOZENGE, ce mal à ma gorge (pour lequel les "Troches" sont un spécifique) avant souvent fait de moi un simple chuchoteur."—N. P. WILLIS.

1er oct—1 an

AVIS IMPORTANT.

La maison BRUN ET CHAIX de Oakville, Cal. fait savoir au public qu'à partir de ce jour tous les vins qu'elle expédiera auront leurs noms marqués sur les barils.

BRUN ET CHAIX,
J. M. VERANOLE,
Seul Agent.

2 mars—3f